

FRÉDÉRIC JACQUES TEMPLE

Divagabondages

un endroit où aller

ACTES SUD

Sont ici réunis des textes disparates, de styles et de tons différents, qui parfois se rejoignent ou se complètent, écrits pour des journaux, des revues, des catalogues, choisis parmi beaucoup d'autres bornes qui ont jalonné vagabondages, voire divagations, pendant plus d'un demi-siècle. En les relisant est apparu nécessaire de pratiquer de minimes corrections, rectifier quelques erreurs, modifier parfois des titres. Mention est faite, comme il se doit, de leur publication d'origine. Que soient remerciés ceux qui les ont, en leur temps, accueillis.

ON SE BAT TOUJOURS

IL NE S'AGIT PAS d'un reportage. Ce n'est pas non plus un récit documenté. D'autres plus qualifiés en ont écrit, en écriront encore.

Le correspondant de guerre voyage d'un secteur à l'autre. Il fréquente les QG, pénètre dans les salles tapissées de cartes, encombrées de téléphones, où les tables plient sous le poids des rapports, des ordres du jour, des décisions, des circulaires ; où s'entassent les télégrammes chiffrés ou non ; où les grands chefs détiennent seuls les secrets des opérations futures, décidant, tranchant, supprimant, ordonnant. Ainsi, les récits qu'il nous donne sont-ils précis, vivants, remarquables par la précision des chiffres, des noms, des descriptions.

Le combattant, lui, voit son horizon sérieusement borné. Alors qu'il est lui-même plus engagé dans l'action qu'aucun autre, alors qu'il touche du doigt la réalité même de la guerre, il ne donne, quand il écrit, il ne peut donner, que des idées vagues, et ses lettres les plus intimes ne sont pas

des modèles pour ceux qui recherchent le pittoresque dans la correspondance. Et pourtant, il y a beaucoup plus sous ce ton morne, sous cette phrase imprécise. Il y a le vrai, vécu, et non uniquement vu.

Je comprends très bien que le lecteur puisse préférer des récits de guerre dont il retiendra quelques chiffres de côte, quelques noms d'officiers ou de villages difficilement occupés. Mais il me paraît nécessaire que ce soit un combattant qui leur rappelle la vulgarité quotidienne de la lutte.

L'Algérie est maintenant loin de la guerre. La France, elle-même, dans sa plus grande partie, a cessé d'entendre le bruit du canon. Paris revit : les spectacles continuent, des livres sont publiés, des concerts organisés, des programmes politiques élaborés.

Mais la guerre n'a pas cessé. Il y a encore chaque jour tant et tant de soldats pliés en deux sous la mitraille, tant et tant brûlés dans leurs chars, tant et tant aux aguets, menton contre genoux, les doigts raidis sur la détente froide de la mitrailleuse, dans les forêts neigeuses et noires des Vosges.

Et pour les détails, on oublie le vrai courant de la vie. Hier, le peloton est remonté ; on a vérifié les armes ; on est allés, lourds de balles et de grenades, les poches pleines de chargeurs de mitraillettes. On a gagné les casemates, à travers des chemins fangeux où les ornières atteignent un mètre de profondeur. Quand on est arrivés là-bas,

à quelques mètres des barbelés, tout le monde était déjà trempé... et l'on ne faisait qu'arriver. Les casemates étaient pleines d'eau. On l'a pompée avec les couvertures. On a ensuite placé les mitrailleuses et organisé le service de garde. C'est tout... Cela continuera dix, quinze jours.

La semaine dernière, les chars ont attaqué. Ils sont partis dix. B. a sauté sur une mine. Son conducteur a été écrasé contre la paroi. N. a été touché par un antichar. Son radio a été coupé en deux. Lui a eu une jambe arrachée.

Ce sont des détails d'importance. Mais pourquoi chercher le détail. Ne suffit-il pas que l'on sache que de jeunes hommes souffrent et meurent chaque jour ?

Je ne vous dirai pas non plus quelle était la beauté du paysage, la grandeur des sapins, le sauvage déchaînement de la rivière. Que nous importe. Le sol intéresse moins que la carte qui le représente. Ce qui nous touche, c'est plus un carroyage conquis que la nature qu'il symbolise. Nous savons que là, S. a reçu une balle dans le ventre, que le crâne de V. a complètement explosé sous le choc de l'éclat. Ce sont des choses qui arrivent sur tous les secteurs.

Mais il faut penser que ces morts permettent à d'autres de vivre ; c'est l'essentiel et il faut qu'on s'en souviennne.

D'Italie à Metz, les routes sont jalonnées par les tombes de ceux qui, pour beaucoup, n'ont pas accompli, en mourant, les exploits que l'on

raconte dans les journaux. Ils sont simplement morts à leur poste, banalement, comme des milliers d'autres.

La guerre s'éloigne, mais elle continue. Qu'y songent ceux dont les soucis se sont effacés et qui peuvent parfois, avec un sincère étonnement, dire : "Est-il possible qu'il y ait encore la guerre ?"

Algérie Magazine, janvier 1945

Écrit dans les Vosges, au col du Bonhomme, lors d'un répit. La fin des combats n'est intervenue qu'en mai 1945.

J'AI BIEN CRU MOURIR

CASABLANCA fut consternée lorsque la nouvelle que Cerdan avait connu trois fois le tapis fut diffusée. Certes, le champion d'Europe avait largement gagné aux points, et les journaux américains avaient été unanimes à le reconnaître, mais il paraissait extraordinaire que le vainqueur de Georgie Abrams ait pu être "descendu" trois fois. Et surtout les amis de Marcel Cerdan ne pouvaient supporter que leur champion ait ainsi souffert. Plutôt un KO net et rapide qu'une lutte douloureuse.

Marcel était attendu avec impatience, et lorsqu'il descendit de l'avion d'Air France, l'accueil de ses amis n'avait jamais été aussi affectueux. Certains pensaient : Cerdan est un brave type qui n'est pas assez rusé pour les trafiquants du ring américain. Il s'est laissé "endormir"... Jugement erroné. Cerdan n'est pas un enfant et il connaît les avatars subis par les champions français en Amérique, depuis les menaces de revolver et le narcotique jusqu'aux coups de lacets et

aux bandages plâtrés. Marcel connaît trop bien l'Amérique maintenant pour se laisser avoir.

Aussi, lorsqu'il put donner son avis sur ce match épique, les affirmations gratuites ont-elles été réduites à néant. Cerdan ne se fait pas prier. C'est avec le sourire qu'il me raconte ses aventures.

— Tout allait bien. Le poids était "all right" et j'avais grande confiance. Ce n'est que quelques heures avant le match que je me plaignis à Roupp de mal au ventre violent. Puis je me mis à vomir et fus pris de crises de coliques terribles. J'avais sommeil. Roupp appelle un médecin qui diagnostique une intoxication due à la nourriture. Que faire ? Le match allait commencer, tout Chicago, toute l'Amérique avait les yeux fixés sur moi, et puis je voulais gagner. "Je tâcherai d'en finir vite", dis-je à Roupp... Il faut combattre.

Vous connaissez les péripéties du combat. Enfin, un mauvais souvenir...

— Et Raadik ?

— C'est un véritable rocher. En général, les boxeurs, là-bas, encaissent bien. Mais mes coups n'avaient pas de force suffisante... et il a été maladroit. Au dernier round, je suis tombé tout seul sans être touché, et il n'a pas su profiter de cette occasion.

Cerdan oublie de dire qu'il a fallu surtout ses qualités prodigieuses d'accrochage et de courage pour gagner des points malgré sa torpeur.

— Êtes-vous sûr de ne pas avoir été drogué ?

— Je ne pense pas, jusqu'à preuve du contraire. L'intoxication arrive à tout le monde... mais j'ai bien cru mourir lorsque après le combat je fus transporté aux vestiaires. Roupp pleurait, Lew Bruston aussi. "Je vais mourir, Lucien", dis-je à Roupp. Et tout d'un coup je me dressai sur ma couche, mon cœur s'arrêta de battre, je perçus comme un immense grondement, de ma bouche grande ouverte jaillit un liquide vert et je revins à la vie.

— Allez-vous prendre un peu de repos pour récupérer ?

— Oui, quelques jours à la montagne. Ensuite un combat à Paris. Dauthuille était désigné, mais sa défaite devant Villemain va peut-être changer les choses.

— Et l'Amérique, et le championnat ?

— Je pense rencontrer Jack La Motta le 2 janvier à New York. À moins que je puisse prendre ma revanche sur Raadik.

— Une revanche, si l'on veut, puisqu'il a été battu. Mais La Motta vous rapprochera davantage du titre.

— Oui, mais avec quel plaisir je reverrai Raadik en face de moi !

Et Cerdan esquisse un crochet sec que je juge bon de fuir, n'étant pas disposé à me substituer à son adversaire.

L'Écho du Midi,
de notre correspondant à Casablanca, 1947

Cerdan et Raadik ne se sont jamais retrouvés. Le 27 octobre 1949, l'accident du Lockheed Constellation F-BAZN au-dessus des Açores privera Cerdan de sa revanche sur Jack La Motta, et inspirera en 2014 le beau récit Constellation du jeune écrivain Adrien Bosc (Stock).

PREMIÈRES VENDANGES

JOSEPH DELTEIL, banlieusard de Montpellier, vient de publier, au milieu de ses vignes, le second recueil de sa collection poétique "Le premier cru". Il s'agit de *Trois poèmes* de François Cariès, dont le nom figurait au sommaire du dernier numéro de notre bulletin littéraire *Prospectus*.

Le premier recueil de la collection, *Ta part de vivre*, était l'œuvre d'une jeune femme, Évelyne Floret ; ces poèmes révélaient un tempérament lyrique, sobre et efficace, auquel la vie quotidienne entre mer et marais fournissait les éléments du drame de l'Individu universel.

Avec François Cariès, nous voici en mariage magique, baroque, dans un archipel d'images et de mots, avec escorte riche et fière de musique, danse et gloire. La poésie de François Cariès n'est point cependant un vain divertissement : le langage est chose trop sérieuse qui va beaucoup plus loin et plus profond que le langage. L'incantation a des racines solides, paysannes pourrait-on dire, qui prennent leur suc dans le terrain languedocien.

Ce qu'on est convenu de nommer l'inspiration jaillit des rochers gris, des vignes, de la mer et de la nuit lumineuse de l'adolescence secrète, nourri d'un breuvage d'ici, doux et fort comme le vin.

*Je saute au ciel
Sur un mulet de douleur.
Parfois, je chante pour moi seul.
Parfois, tout blanc, maître d'ambon
Je lis l'Épître.*

*La nuit, quand il pleut à foison,
Je vois la place, charrue des yeux,
Bordée de cuisines où les soldats
En tabliers droits attendent l'obus :
La façade, les balcons sans femmes,
Le plat magasin de tabac,
L'estrade invisible, les trompettes.
(Ode à moi)*

*Dans ton ventre de cèdre, il remue
L'orchestre du seigneur,
Harpes de crêtes, cloches des cornes,
Violons au cou des coqs, guitare des orvets.*

*Monde à moi, monde à moi,
Mouche de nitre, girafe-claire,
Cheval-satin, ara-parole,
Puma, tanches, bouvreuil, basilic, machaon...
(Chant de Noël)*

Nous pouvons mesurer ce qui sépare un vrai poète de ceux qui sont des simulacres : les moralistes, les philosophes, les versicoles de notre époque. Il est prouvé que la poésie qui chante, envoûte, émeut, renverse, soulève, est vivante ; que la poésie née du sol est fertile si la semence est de race. Et l'on pense à García Lorca chantant, à travers l'Andalousie, la terre universelle. Nous avons en François Cariès un poète dont l'avenir semble déjà inscrit dans ces *Trois poèmes*. Grâce soient rendues à Joseph Delteil de l'avoir mis en évidence d'une si belle manière : la typographie, le papier (Auvergne), le prestige de l'éditeur et les textes font rares les qualités de ces "premiers crus", notables ces vendanges.

Midi libre, 1953

François Cariès s'éloigna de Joseph Delteil, qui fondait de grands espoirs sur son talent. Il fit une carrière brillante dans la banque. Il revint à la littérature avec un roman chez Gallimard en 1982, et un recueil de poèmes chez Obsidiane en 1983. Dès lors, il ne cessa de publier. Joseph Delteil, mort en 1978, ne l'a pas su.

PRISE DE FONCTION

IL NE SAURAIT ÊTRE question d'infliger aux auditeurs d'une station régionale une pâle imitation des émissions des trois chaînes nationales. C'est dans le sein même d'une région économique et universitaire que les sujets d'émission doivent être recherchés. C'est d'ailleurs dans ce but que les postes de province ont été créés.

S'en écarter serait ne point tenir compte des nécessités régionales et réduire à néant l'intérêt que devrait présenter un organisme d'information auprès d'un grand nombre d'auditeurs toujours à l'affût des réalisations de leur ville ou de leur province.

Une région comme le Languedoc-Roussillon-Rouergue est assez riche pour qu'il ne soit pas besoin d'uniformiser les émissions par l'emploi abusif du disque. Les collaborations bénévoles ne manquent pas qui, dans tous les domaines, peuvent, venant de spécialistes, enrichir les heures qui nous sont réservées.

Sur le plan économique, d'abord, on ne saurait trop faire appel à tous ceux qui cherchent à résoudre des problèmes de première importance. Des chroniques, des reportages entrepris en liaison avec les techniciens suffiraient à eux seuls à combler le temps qui nous est imparti.

Sur le plan universitaire, personne ne peut mettre en doute l'intérêt que présente pour une région comme celle de Montpellier une station soucieuse de révéler toutes les manifestations scientifiques, littéraires ou artistiques dont les diverses facultés sont le théâtre tout au long de l'année. Des chercheurs, des artistes sont à encourager. Il serait bon, par exemple, que les auditeurs sachent de la bouche même des spécialistes quels progrès sont réalisés dans le domaine de la neuropsychiatrie, de la sauvegarde de l'enfance, ces deux disciplines étant parmi les préoccupations majeures de notre faculté de médecine.

Sur le plan culturel, outre l'appui certain que constitue un poste pour les études occitanes dont la ville de Montpellier est le siège, un effort de décentralisation théâtrale, déjà excellemment entrepris par Mme Madeleine Attal et M. Pierre Bourgoïn, doit être accentué. Des émissions littéraires et artistiques doivent éduquer et distraire à la fois, en évitant de faire double emploi avec ce que nous offrent les chaînes nationales. Enfin, les étudiants peuvent prétendre trouver dans la radio l'occasion d'exposer leurs problèmes corporatifs, de dialoguer avec leurs professeurs, de

s'initier et peut-être de prendre goût aux questions d'ordre radiophonique.

Sur le plan sportif enfin, de nombreuses associations seraient en droit de réclamer qu'on s'intéressât davantage à leurs activités. Trop souvent, nous avons l'occasion de connaître de près les réalisations des clubs professionnels ; il ne faut pas oublier que, selon le vieil adage, un esprit équilibré s'est souvent formé grâce aux règles sportives librement consenties, sur des stades où le seul but était de respirer de l'air pur et de remporter une victoire sur l'engorgement de la volonté. Ces petits clubs, qui sont légion en province, ont droit à se faire connaître, à informer le public de leurs activités.

En résumé, il est demandé à une station régionale de distraire et d'être utile et non de se présenter aux auditeurs comme un organisme destiné à reproduire des communiqués en vrac, ou un lieu qui serait le refuge d'une médiocrité n'ayant plus d'autres champs d'exercices possibles.

Midi libre, 2 septembre 1954

En 1954, l'« offre culturelle » n'était pas très développée dans les régions et la radio locale jouait un grand rôle. Ce texte, un peu laborieux et appliqué, était un manifeste pour la qualité de la radiodiffusion régionale. Il me semble qu'il n'a pas tout à fait perdu de son actualité.